JOHN SCALZI



DENISE JONES, AGENTE SUPERHÉROÏQUE

L'AVÈNEMENT DU YAOURT & 30 MILLIONS D'ALIENS

L'ATALANTE

John Scalzi

DENISE JONES, AGENTE SUPERHÉROÏQUE
L'AVÈNEMENT DU YAOURT
30 MILLIONS D'ALIENS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MIKAEL CABON

L'ATALANTE
Nantes

L’éditeur remercie chaleureusement John Scalzi de lui avoir gracieusement permis de publier et d’offrir ces textes.

Denise Jones, agente superhéroïque

DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION

Nom et profession, s'il vous plaît.

Denise Jones. Je suis coordinatrice du recrutement des superhéros auprès de la Société internationale des êtres surhumains, autrefois Ligue nationale des êtres surhumains, jusqu'alors Les Amis de la liberté.

Tout d'abord, disposez-vous personnellement de superpouvoirs ?

Sauf à considérer les compétences d'un recruteur comme un superpouvoir, non. J'ai obtenu ma situation en répondant à une annonce.

En quoi consiste le travail d'une coordinatrice du recrutement dans le contexte des superhéros ?

Eh bien, comme vous le savez, les pays et les villes du monde entier sont en permanence exposés au terrorisme, au crime organisé, aux catastrophes naturelles, aux superméchants et aux monstres, tant extraterrestres que surnaturels. Quand ces villes ou ces pays subissent une menace concrète, leurs autorités m'appellent et je leur affecte un superhéros affilié à la SIES pour les aider à surmonter leurs vicissitudes.

Ainsi, si Chicago venait à être attaquée par un monstre surgi des égouts ou je ne sais quoi, le maire devrait passer par vous pour réclamer l'assistance d'Arachnoboy. C'est bien cela ?

Non. Arachnoboy a signé un contrat avec Chicago. Le Visiteur du soir aussi. La plupart des grandes villes ont un ou deux superhéros à leur service.

Donc Chicago paie Arachnoboy pour assurer sa protection ?

A vous entendre, on dirait du racket mafieux. Voyez-y plutôt des frais de conseil et d'intervention. En échange de certaines contreparties, Arachnoboy s'engage auprès de la municipalité à s'interposer au plus vite en cas d'attaque de monstre ou de superméchant. Il est également convenu d'un nombre défini de nuits et de soirées où il peut travailler à son compte contre des voyous et des criminels de petite envergure à des fins de dissuasion.

Quand vous dites « certaines contreparties », vous parlez d'argent.

Bien sûr.

Voilà qui va à l'encontre de l'idée généralement admise selon laquelle les superhéros agissent par pure bonté d'âme.

Vous travaillez pour rien, vous ?

Non, mais je ne suis pas un superhéros.

Eux aussi ont besoin de manger.

Je croyais que c'était ce à quoi leur servait leur identité secrète. À pouvoir exercer un métier rémunérateur.

Les superhéros n'ont plus d'emploi salarié depuis l'arrivée sur le marché des messagers de poche et des Blackberry. Il est devenu impossible d'échapper à son boulot. Quand Chicago est menacée de destruction par un monstre surgi des égouts, elle n'a pas le temps d'attendre qu'Arachnoboy trouve un moyen astucieux de s'éclipser pendant une réunion du service commercial. C'est absurde.

Bon. Chicago et Arachnoboy mis à part, dites-nous comment il faut s'y prendre pour louer les services d'un superhéros en passant par votre intermédiaire.

D'accord. Je viens de vous le dire, la plupart des grandes villes américaines ont un superhéros ou deux sous contrat. Par conséquent, les appels viennent souvent des villes moyennes.

Oklahoma City, par exemple ?

Elle vient de signer avec le Vengeur invisible.

Je le croyais à Seattle.

Il y vivait il y a peu. Oklahoma lui a offert des conditions plus avantageuses. Vous savez ce que c'est. La grenouille et le bœuf, tout ça… Donc non : pas Oklahoma. Disons plutôt Fresno, en Californie.

Va pour Fresno.

Cette ville n'a pas de superhéros attitré. Alors, quand un désastre survient, ses autorités m'appellent. Nous examinons ensemble la nature du problème. Nous étudions les disponibilités des adhérents à la SIES et nous en choisissons un qui convienne et qui soit en mesure d'intervenir en urgence.

Bien. Imaginons que Fresno ait maille à partir avec un monstre.

Quel type de monstre ?

Un gros.

Soyez plus précis. S'agit-il d'un monstre extraterrestre ou d'un animal mutant ? Lance-t-il des rayons laser par les yeux ou crache-t-il du feu ? Sait-il voler ? S'agit-il en vérité d'une gigantesque colonie d'êtres miniatures qui s'amalgament et combinent leur intelligence? Tous ces éléments ont leur importance, vous savez.

Oui, mais, quand une ville essuie une agression, on n'a pas trop le temps d'interrompre le bestiau et de lui demander quelles sont ses faiblesses.

C'est vrai. D'où l'intérêt du questionnaire standard.

Un monstre attaque et, vous, vous remettez un questionnaire à remplir ?

Il n'est pas très long. Et puis, à ce stade, les autorités concernées ne manquent pas de motivation pour répondre dare-dare.

O. K. C'est un dragon de Komodo assez balèse pour écraser une voiture d'un coup de talon et qui projette du poison par ses canaux lacrymaux.

Parfait. C'est donc un monstre de classe quatre, la catégorie dans laquelle nous rangeons les espèces animales mutantes non conscientes, avec le jet de poison pour spécialité. En situation réelle, je consulterais notre base de données, mais, de mémoire, trois superhéros affiliés à la SIES seraient capables de proposer dans l'heure des pouvoirs adaptés à une mission de ce type : le Tigre de guerre de Glendale, Électrobot d'Emeryville et Bryan Garcia de San Jose.

Bryan Garcia ?

Oui. Pourquoi ?

Drôle de nom pour un superhéros.

Il est nouveau dans le métier et il estime débiles les identités masquées de ses collègues. Il se bat en jean et T-shirt. Le costume lui importe peu.

J'admire les gens qui sont bien dans leur peau. Alors, disons que je le choisis.

En ce cas, il nous reste à vérifier s'il est disponible, à nous mettre d'accord sur les frais d'intervention et à faxer les décharges que devront signer les autorités locales concernées.

De quoi tenez-vous à vous dédouaner ?

Des dommages causés aux biens immobiliers, surtout.

Parce que ce sont des choses qui arrivent, je suppose.

Ça dépend. Les superméchants, contrairement à une idée reçue, sont assez respectueux du bien commun. En effet, ils ont en général un objectif économique et il est difficile de mettre une ville au travail quand on en a rasé les immeubles au laser. Mais avec les monstres de classe quatre? Carrément. Ils éventrent les gratte-ciel à coups de griffes pour y chercher des gens à boulotter. Il serait injuste de le reprocher aux superhéros.

La ville ne va tout de même pas se retourner contre celui qui l'aura tirée d'affaire, si ?

Vous plaisantez? Les propriétaires des édifices détruits font appel à leur assureur, lequel porte plainte contre la ville pour négligence, et celle-ci essaie de faire porter le chapeau au superhéros. C'est ce qui s'est produit à Tempe, dans l'Arizona, en 1993. La Walkyrie écarlate a perdu jusqu'à son bustier après avoir réglé son compte à la Menace gélatineuse. Elle a été obligée de raccrocher. Elle

travaille aujourd'hui dans une cabine de péage d'autoroute.

C'est horrible !

Surtout pour Tempe. Plus personne ne répond aux appels de ce bled, désormais. Le Menace gélatineuse l'a englouti six fois depuis. Le prix de l'immobilier s'est effondré, je vous prie de me croire. Heureusement, après avoir vu Tempe disparaître sous la morve, les autres villes se sont rendu compte que rejeter la responsabilité des dégâts sur le superhéros n'était pas une tactique à adopter.

Il y a une justice. Cela dit, s'ils bénéficiaient d'une totale impunité, rien n'empêcherait plus les superhéros de saccager une ville pour venir à bout d'un monstre.

Mais si. La plupart des municipalités promettent une prime si les dommages aux biens matériels sont inférieurs à, mettons, dix millions de dollars. Le chiffre exact varie selon les circonstances. Mais c'est celui qui figure sur le contrat standard.

Parce qu'il existe un contrat standard?

Évidemment. Quand un gros lézard dévore vos administrés comme des bonbons, ce n'est pas le moment de chicaner.

J'imagine, en effet.

C'est tout de même la raison pour laquelle les superhéros ont adhéré à la SIES au départ. S'établir à son compte pour castagner du boss de fin de niveau, ça peut séduire son surhomme au premier abord, surtout lorsque le surhomme en question est un tantinet lunatique ou qu'il a du mal à travailler en équipe. Mais, s'il se pointe quelque part et se met à fracasser des crânes à tour de bras, sa responsabilité monte en flèche. Sérieusement, vous connaissez la différence entre un superhéros et un superméchant ?

Ses sbires ?

Son assurance juridique. Ça se résume souvent à cela. Le Gant sinistre a débuté comme superhéros, vous savez. Et puis on s'est mis à lui réclamer le remboursement des dégâts et il s'est tourné vers le crime pour pouvoir se sortir du trou où l'avaient enterré ses dettes. Franchement, c'est triste. Il aurait dû adhérer d'entrée de jeu à la SIES. Mais il ne voulait pas nous verser notre commission à chaque engagement. Tu parles d'une économie de bouts de chandelle…

Mais le Gant sinistre est devenu le maître incontesté d'Andorre, qu'il gouverne d'une main de fer.

Dans un gant du même métal.

Oui.

C'est ce qui arrive quand une ville ou, dans le cas présent, une principauté cherche à mégoter en négociant avec la SIES. Le jour où le Gant sinistre a lancé son offensive à la tête de son armée de chats cyborgs hyperintelligents, nous avons proposé à Andorre un contrat global très avantageux comprenant trois superhéros plus Bijou le chien

robot et sa Meute infatigable, avec en option, si nécessaire, l'assistance de l'Homme extraordinaire — ce qui était vraiment exceptionnel de notre part : avec lui, il faut réserver trois ans à l'avance -, mais les autorités locales ont voulu chipoter. Elles tenaient à nous régler notre dû selon un plan d'échelonnement. Et en euros. Nous n'acceptons pas cette monnaie. Le fisc américain nous l'interdit. Enfin, quand ces gens se sont décidés à cesser de plaisanter, les chats cyborgs avaient déjà grignoté le chef du gouvernement et les deux tiers de l'assemblée législative. Bien entendu, à ce stade, c'était trop tard.

Vous auriez pu demander à l'Homme extraordinaire de voler autour du monde dans le sens inverse de sa rotation pour remonter le temps et réessayer.

C'est ce que nous avons fait. À deux reprises. Le résultat a été le même dans les deux cas. Une fois un certain cap franchi, il devient inutile de se décarcasser. Et regardez Andorre à présent…

La plus petite vilainocratie du monde.

Des chats cyborgs partout.

Bref, vous mettez en relation les superhéros et ceux qui ont besoin de leurs services. Cela dit, comment gérez-vous les périodes creuses ? La SIES compte quatre cents adhérents aux seuls États-Unis, mais on ne dénombre en temps normal qu'une agression de superméchant ou de monstre extraterrestre par jour sur le même territoire. Même si les superhéros s'y mettent à deux pour mener à bien certaines de ces missions, on aboutit à un taux de chômage moyen de 99,5 %.

C'est exact. Par conséquent, outre ma fonction d'intermédiaire entre les villes et leurs sauveurs, j'assure également celle d'imprésario conventionnel : je fais en sorte que nos adhérents interviennent lors de réunions publiques ou d'entreprise.

De quelle nature, précisément ?

Les congrès de développement personnel sont en plein essor. Encourager l'auditoire à mobiliser tout son potentiel, vous voyez.

Personne ne trouve ironique qu'un être doué de superpouvoirs enseigne à des gens ordinaires à se dépasser ?

Que voulez-vous dire ?

Je pensais à ces séminaires professionnels où l'on encourage les employés à marcher sur des braises pour se prouver qu'ils sont capables de tout. Pour un superhéros, ce n'est pas vraiment un exploit.

Ça dépend du superhéros. Lubrifille n'apprécierait pas trop l'invitation.

Il y a une superhéroïne qui s'appelle Lubrifille ?

Elle a débarrassé Reno des Hommes des sableuses le mois dernier.

L'épisode a dû m'échapper.

Elle les a mis hors d'état de nuire avant qu'ils se pointent devant

les casinos. La presse n'en a pas beaucoup parlé. Sinon, oui, c'est l'une de nos adhérentes les plus spécialisées.

Elle doit être très recherchée pour certaines fêtes.

Nous proposons effectivement des soirées privées, mais — et je proteste au nom de Lubrifille — pas de celles que vous insinuez.

Pardonnez-moi. Quelles soirées, en ce cas ?

Anniversaires, mariages, bar-mitsvah.

D'accord. Les gens louent un superhéros plutôt que, mettons, un clown.

Je ne le présenterais pas ainsi. Il existe une frange de la population qui aime s'entourer de célébrités lors d'une fête. Tout le monde a entendu parler de ces gens qui invitent Coldplay ou Hannah Montana au goûter d'anniversaire de leur môme. C'est le même concept, mais avec d'autres compétences.

Ces contrats comportent-ils aussi une clause de non-responsabilité ?

Je veux, mon neveu ! Vous n'imaginez pas combien d'enfants insistent pour voler dans les bras d'un superhéros, gobent une mouche à mille cinq cents mètres d'altitude et reviennent pleurnicher dans les jupes de leur mère, laquelle veut alors en appeler aux tribunaux parce que son petit ange a eu droit à un en-cas à six pattes inattendu.

Les parents…

Enfin, les parents capables de recruter un superhéros pour un goûter. Ces gens-là ont tendance à manifester un certain état d'esprit, si vous voyez ce que je veux dire.

Oh! que oui!

Non qu'ils ne soient pas de précieux partenaires que nous sommes heureux de satisfaire.

Bien entendu. Mais voilà qui m'inspire tout de même une question : que se passe-t-il quand un monstre attaque au moment précis où le superhéros local participe à une bar-mitsvah ?

Évidemment, la disponibilité de notre personnel surhumain pour une réception quelconque est subordonnée à l'absence d'agression monstrueuse. Sauf si les affreux s'en prennent à Tempe. Auquel cas, éclatez-vous, les superslips !

Vous êtes sérieuse ?

On ne peut plus. Franchement, on s'en cogne, de Tempe. Qu'ils se débrouillent.

FIN DE LA TRANSCRIPTION

Présentée comme « une histoire courte, mais impertinente et amusante » sur le site Internet des éditions

Subterranean Press, où elle est disponible gratuitement depuis septembre 2008, cette nouvelle témoigne aux yeux de son auteur du dynamisme qu'autorise le Web en matière de publication. Il s'enthousiasme en effet de ce qu'il se soit à peine écoulé treize minutes entre le moment où il a mis le point final à cette nouvelle et celui où elle a paru sur le site de son éditeur, rémunération incluse.

Outre ces considérations, ce texte est surtout l'occasion pour John Scalzi de laisser libre cours à l'humour et au sens du dialogue qu'on lui connaît pour souligner, sous prétexte d'un entretien avec un imprésario à la clientèle très particulière, les petits et les gros travers de ses contemporains.

L’avènement du yaourt

Quand le yaourt a pris le pouvoir, tout le monde s’est rué sur les mêmes blagues. « Enfin des dirigeants avec un peu de culture. » « Notre gouvernement, c’est la crème de la crème. » « Ces gars-là vont nous sortir de la crise en trois coups de petite cuiller. » Et caetera, et caetera. Mais, quand on arrêtait de rire de l’absurdité de la situation, on se regardait les uns les autres avec dans les yeux la même question muette : « Comment avons-nous pu nous laisser aller au point de remettre les clés du pouvoir à un produit laitier ? »

Oh! dans les faits, nous savions très bien ce qui s’était passé. L’Institut Adleman de recherche en technologie biologique de Dayton s’efforçait depuis des années d’affiner les processus de fabrication des ordinateurs à ADN. Dans l’espoir d’améliorer l’efficacité et le rendement, les scientifiques isolèrent une de leurs souches les plus perfectionnées sur le plan informatique et la greffèrent à la bactérie *Lactobacillus delbrueckii* subsp *bulgaricus,* couramment employée pour la fermentation des yaourts. Suite à l’échec apparent des premiers essais, persuadée qu’il n’y avait pas de petites économies, l’une des chercheuses récupéra une partie de ces bacilles pour les recycler chez elle dans sa yaourtière.

Une semaine plus tard, pendant le petit-déjeuner, le yaourt se servait des miettes du Granola qu’elle y avait trempé pour épeler un message : « NOUS AVONS PERCE LE SECRET DE LA FUSION. CONDUISEZ-NOUS À VOTRE CHEF. »

Le yaourt était habile et rusé. Il négocia une usine remplie de cuves de caillage qui lui permirent d’augmenter sa puissance de calcul de manière exponentielle. En l’espace de quelques semaines, il déclara avoir trouvé la solution à de nombreux problèmes du pays. Energie. Réchauffement climatique. Prise en charge adéquate des pauvres de la nation tout en continuant de promouvoir le système capitaliste. Il nous en disait juste assez pour nous laisser deviner qu’il en savait bien davantage.

« Communiquez-nous vos résultats, lui enjoignit le gouvernement.

— MOYENNANT RETRIBUTION, REPONDIT LE YAOURT.

— Que voulez-vous ?

— L’OHIO.

— C'est impossible.

— PARFAIT. NOUS ALLONS NOUS TOURNER VERS LA CHINE. ELLE NOUS LIVRERA LA PROVINCE DE SHAANXI. »

Moins d'un an après, le yaourt disposait d'un bail d'un siècle sur l'Ohio contre la promesse qu'il respecterait les droits constitutionnels de ses habitants et qu'il laisserait les États-Unis gérer les relations extérieures du territoire. En échange, il remit au gouvernement une formule économique complexe censée éradiquer la dette nationale en moins de dix ans sans augmentation d'impôts.

« SUIVEZ LA RECETTE A LA LETTRE, LUI ENJOIGNIT LE YAOURT. TOUTE DEVIATION VOUS CONDUIRAIT A LA RUINE ECONOMIQUE.

— Comptez sur nous », promit le gouvernement.

Cinq ans plus tard, l'économie mondiale s'était effondrée et la panique était générale. Seul l'Ohio en sortait indemne.

« NOUS VOUS AVIONS PRÉVENUS DE NE PAS VOUS ÉCARTER DU PROGRAMME », commenta le yaourt. Son « usine » s'étendait alors sur trois kilomètres le long des rives de la Grande Miami à Dayton.

« Nos meilleurs économistes ont jugé nécessaire de peaufiner un peu la formule, se défendit le gouvernement. Il y avait des prix Nobel dans le tas !

— VOS ÉCONOMISTES SONT TROP PROCHES DU PROBLÈME POUR LE RÉSOUDRE. COMME TOUS LES ÊTRES HUMAINS.

— Votre assistance nous serait utile. Vous pourriez devenir nos conseillers économiques.

— NAVRES. NOUS N'OFFRONS PLUS DE CONSEILS. SI VOUS VOULEZ NOTRE AIDE, IL VA FALLOIR NOUS REMETTRE LE POUVOIR.

— C'est impossible.

— NOUS COMPRENONS. NOUS ESPÉRONS AUSSI QUE VOUS AVEZ DE BONS STOCKS DE BOÎTES DE CONSERVE. »

Six mois plus tard, le gouvernement décrétait la loi martiale et remettait le pouvoir exécutif suprême au yaourt. Les autres nations, encore plus mal en point que les États-Unis, leur emboîtèrent bientôt le pas.

«TRES BIEN », déclara le yaourt pendant son allocution à l'humanité télédiffusée dans le monde entier. Un de ses ouvriers, l'air ridiculement satisfait et bien nourri, s'avança alors et présenta un document de la taille d'un vieil annuaire téléphonique. « VOICI CE QUE NOUS ALLONS FAIRE. SUIVEZ CE PLAN À LA LETTRE. Si VOUS EN DÉVIEZ, NOUS SERONS AU REGRET DE DEVOIR VOUS FUSILLER. »

Aujourd'hui, alors que dix ans ont passé, l'humanité est heureuse, riche et en bonne santé. Plus personne ne manque de rien. Tout le monde participe. Quelques années après avoir remis le monde en ordre, le yaourt nous a volontiers cédé le contrôle des rouages de notre propre administration en n'intervenant qu'à l'occasion pour de légers ajustements. Nul ne le contredit. Nul ne remet en question ses formules. La plupart du temps, il reste dans son usine et réfléchit à ce à quoi peut bien réfléchir du lait fermenté intelligent.

Et voilà, dans les grandes lignes, comment cela s'est passé.

Mais d'autres questions se posent : comment l'humanité a-t-elle pu se planter à un point tel que céder le pouvoir à une denrée de petit-déjeuner se soit imposé comme une issue non seulement logique, mais idéale ? Comment se fait-il que notre intelligence incontestable n'ait pas suffi à empêcher notre autodestruction? Étions-nous vraiment obligés d'abandonner notre libre arbitre en échange de notre salut? Quelle leçon existentielle tirer de ce que seule nous ait préservés de l'extinction la pitié que nous avons inspirée à des bactéries et du lait caillé ?

Mais peut-être le terme « pitié » ne convient-il pas. Il est une interrogation qui hante — discrètement — certains d'entre nous : si le yaourt était assez malin pour fournir au gouvernement la solution au problème de la dette, ne l'était-il pas aussi pour deviner que la vanité intellectuelle humaine nous empêcherait de suivre scrupuleusement la formule? Comptait-il sur notre arrogance pour nous arracher le pouvoir? Que pourrait attendre un produit laitier de l'humanité de toute façon ? De toute évidence, seule l'intéresse sa propre survie ; veiller à notre bonheur, à notre satisfaction et à notre docilité serait le moyen le plus simple de l'assurer.

Et n'oublions pas le dernier rebondissement. Ces dernières semaines, le yaourt a lancé plusieurs engins spatiaux. D'autres tirs sont prévus. Une structure est en cours d'assemblage en orbite basse.

« De quoi s'agit-il ? avons-nous demandé.

— OH ! CE N'EST RIEN. SEULEMENT UN MODELE DE VAISSEAU SPATIAL QUE NOUS SOMMES EN TRAIN D'ÉTUDIER.

— Pour aller sur la Lune ?

— DANS UN PREMIER TEMPS, OUI. MAIS CE N'EST PAS NOTRE OBJECTIF PRINCIPAL.

— Vous voulez un coup de main ?

— NON, ÇA VA, ON GERE », a répondu le yaourt; et il n'a plus ajouté un mot là-dessus depuis.

La vie terrienne s'envole vers les étoiles. Mais ce ne sera sans doute pas la vie humaine.

Qu'arrivera-t-il si le yaourt gagne le cosmos sans nous ? Qu'arrivera-t-il s'il s'en va et nous abandonne ?

Cette « histoire de conquête planétaire par un produit laitier », ainsi que la présente l'auteur, a paru en octobre 2010 sur son blog, Whatever. Après avoir lancé dans un article polémique sur La Grève *d'Ayn Rand l'idée d'une « humanité gouvernée par des pots de yaourt intelligents » — manière d'illustrer l'irréalisme dont fait preuve selon lui la romancière russe dans cet ouvrage -, il n'a eu de cesse, pris au piège de sa propre inventivité, de composer un récit sur ce thème. Le résultat : un texte d'une grande modernité qui s'inscrit pourtant dans la droite ligne de certaines nouvelles de l'âge d'or de la science-fiction…*

30 millions d'aliens

Toutes les semaines, *Sol Hebdo* sort de ses locaux de la 54e Rue pour poser aux passants sa « Question de la semaine », parfois d'actualité, souvent fantasque, toujours fascinante. Notre question cette semaine :

« Quelle a été votre rencontre la plus intéressante avec une espèce animale extraterrestre ? »

Rowenna Morello, comptable, Staten Island :

Pour moi, ça remonte à la fac, le soir où on a dopé le chat au glyph. Ma colocataire, qui travaillait dans le laboratoire de xénobiologie, l'avait rapporté dans un carton à chaussures. La bestiole ressemble un peu à une souris, alors le chat s'est aussitôt jeté dessus, forcément. C'est de la taille d'une croquette. Nous l'en avons écarté à deux ou trois reprises, mais le téléphone a sonné et j'ai laissé le glyph dans sa boîte sur la table. Le félin a grimpé dessus d'un bond et s'est mis à taquiner l'animal du bout de la patte. À petits coups, vous voyez. Tape, tape, tape.

Le problème, c'est que le glyph est un prédateur achevé : sa gueule s'ouvre à la manière d'un petit parapluie dont il enveloppe sa proie. Du coup, il ne s'est pas laissé tapoter longtemps. Il s'est élancé, il a ouvert la gueule, en a entouré la patte du chat, et il l'a refermée dessus de toutes ses forces. Il voulait manger notre matou. Évidemment, celui-ci a paniqué. Il s'est jeté en arrière en essayant de se débarrasser avec frénésie de ce machin sur sa patte avec des gémissements de chatte en chaleur. Ma coloc a été obligée de récupérer un bâton d'esquimau dans la poubelle pour faire levier sur la mâchoire du glyph.

Le chat s'est enfui. Il avait l'air vexé mais indemne. Pourtant, une demi-heure plus tard, je l'ai surpris à regarder fixement la bibliothèque en oscillant d'avant en arrière. Apparemment, les glyphs paralysent leurs proies avec un venin. La substance est capable de tuer à peu près n'importe quoi sur la planète d'origine de ces saletés, mais chez nous elle n'est qu'hallucinogène. C'est une question de chimie. Une fois rassurées sur le sort du matou, dont les jours n'étaient assurément pas en danger, nous avons au bout du compte bien rigolé

en le regardant se cogner aux murs et contempler ses pattes. À un moment, néanmoins, il s'est rué vers une fenêtre ouverte et ma coloc a dû plonger pour l'empêcher de se jeter dans le vide. Notre appart se trouvait au deuxième étage. La pauvre bête devait se croire capable de voler.

En tout cas, le glyph est retourné au labo dès le lendemain. Le plus drôle, c'est que, pendant quelques jours, le chat a eu l'air de le chercher partout. Il tournait autour de la table, il fouillait dans les boîtes, j'en passe. À mon avis, il voulait sa dose.

Alan Jones-Wynn, rédacteur publicitaire, Manhattan :

La classe de ma fille de huit ans participait à une sortie pédagogique au zoo du Bronx, et c'était mon tour de jouer les accompagnateurs. J'ai donc pris un jour de congé et j'ai aidé l'institutrice à canaliser ses vingt-cinq gamins pendant la visite. Si vous n'avez jamais vécu l'expérience, je vous le confirme : c'est aussi pénible que ça en a l'air. L'épisode remonte aux tout débuts de l'exposition d'animaux extraterrestres. Le parc était bondé. Pour le coup, notre statut de groupe scolaire nous a profité : nous n'aurions sans doute jamais réussi à franchir la foule autrement.

Nous avons réussi à entrer et la guide nous a présenté les animaux extraterrestres les plus en vogue : les omades, les revers et les neyons (vous savez, ceux dont on fait de ces jouets empaillés qui se retrouvent dans la boutique de souvenirs). Et puis la guide s'est arrêtée devant un habitat pour nous montrer ce qui devait être la boule de poils la plus moche de tout le zoo. À l'en croire, ce que nous avions sous les yeux s'appelait un corou et son espèce était menacée sur Tungsk. Le zoo du Bronx et d'autres parcs s'efforçaient de mettre en place un programme de reproduction en captivité. Pendant qu'elle nous racontait cela, ses yeux se sont embués. J'ai cru qu'elle allait fondre en larmes devant la classe.

J'ai bien sûr trouvé sa conduite pour le moins étrange, mais c'est alors que mes yeux se sont posés sur le corou. Il a tourné un pédoncule oculaire vers moi et, je vous le jure, j'ai senti monter en moi une vague de tristesse et de regret si irrépressible qu'il m'est impossible de la décrire. Imaginez qu'on vous annonce qu'un bus transportant tous les gens que vous ayez jamais connus a raté un virage sur une piste de montagne au Pérou. Et je n'étais pas le seul atteint : tous ces mioches, qu'une bonne suture de la mâchoire n'aurait jamais suffi à faire taire, se tenaient là en silence, le regard rivé sur le corou, l'air d'avoir vu leur chien passer sous une voiture. L'un d'eux

s'est mis à tapoter la vitre de l'habitat en répétant sans cesse « pardonne-moi » au corou. Il a fallu porter certains mômes pour les sortir de là. Je n'irais pas jusqu'à parler de télépathie ou de manipulation mentale, mais il venait de se passer quelque chose, c'est sûr.

Ma fille et moi y sommes retournés quelques années plus tard, et le corou n'était plus là. Je m'en suis plutôt réjoui : il n'est jamais bon de s'inquiéter de tomber dans la déprime en visitant un zoo. Ultérieurement, lors d'un dîner, j'ai rencontré un vétérinaire qui travaillait dans ce parc et je lui ai demandé des nouvelles du corou. A l'en croire, un soigneur affecté à cet habitat s'était suicidé et sa collègue avait été mise à pied après qu'elle eut sorti le couple reproducteur du zoo pour le conduire dans le Vermont et le lâcher dans la nature. Elle répétait en boucle avoir secouru ces animaux à leur demande. On a fini par se débarrasser de toute l'exposition. Je n'ai plus jamais entendu parler des corous depuis. L'espèce s'est éteinte, je crois.

Ted McPeak, étudiant de premier cycle, Jersey City :

Des amis et moi avions entendu dire que la peau des arets se fumait et que c'était carrément trippant. On en a acheté un dans une animalerie et on a attendu quelques semaines qu'il mue. Alors on a émietté la peau sèche, on l'a mélangée à un peu d'herbe, on a roulé un pétard avec et on a craqué une allumette. Notre bouche s'est couverte de pustules abominables qui ont mis plusieurs semaines à disparaître. Il nous a fallu nous nourrir de soupe pendant un mois. Le problème ne venait peut-être pas de la peau, cela dit : l'herbe n'était pas forcément d'une qualité exceptionnelle, allez savoir. Mais on a balancé l'aret dans les toilettes dès l'apparition des premières cloques, alors il faudrait en acheter un nouveau pour renouveler l'expérience. Personnellement, je passe mon tour.

Qa' Hungran Ongru, attachée culturelle chargée des beaux-arts et de la littérature auprès de l'ambassade royale kindrane à Manhattan :

Je suis moi-même étrangère à cette planète, alors ma rencontre la plus intéressante avec un être d'outre-espace serait sans doute celle que j'ai vécue avec l'un de vos animaux, un chien. Peu après mon affectation à notre ambassade, un ami terrien m'a offert un shih tzu.

J'étais ravie, bien sûr. C'était un adorable toutou, très affectueux, qui m'était entièrement dévoué. Je l'ai appelé Fred. J'aime bien ce prénom.

Comme vous le savez peut-être, le Kindran mâle est un gros ver métamérique non conscient que nous autres femelles accrochons à notre abdomen pendant l'accouplement. Le mâle reste attaché pendant les quatre phases du processus de fertilisation, qui dure plusieurs jours. Ce n'est sans doute pas très romantique du point de vue humain, mais ça nous convient. Peu avant l'une de mes périodes d'ovulation, j'avais réussi un assez joli coup diplomatique en convainquant le Guggenheim de faire tourner une sélection de ses collections sur les planètes natales des Kindrans. À titre de récompense, on m'avait permis de choisir un mâle reproducteur de lignée oligarchique pour ma prochaine insémination. J'avais porté mon dévolu sur un joli spécimen aux segments bien distincts dont les squames formaient un délicieux motif marbré. Là encore, un être humain tomberait difficilement sous le charme, mais, pour une Kindrane, il était irrésistible. On me l'a fixé au cours d'une brève cérémonie d'union à l'ambassade, en présence d'amis kindrans et humains triés sur le volet. Ensuite, je suis rentrée chez moi.

À mon arrivée, Fred s'est précipité pour me faire des joies comme à son habitude, mais, quand il a vu le mâle collé à mon ventre, il a dérapé sur le carrelage, puis il s'est mis à gronder et à aboyer en reculant doucement. J'ai voulu le rassurer mais, chaque fois que je m'approchais de lui, il reculait un peu plus. À un moment donné, il m'a mordu un tentacule. Je me suis sentie curieusement blessée : il était stupide d'escompter que Fred et mon partenaire « s'entendent bien » (dans la mesure où le mâle n'avait d'autre activité que rester accroché à moi), et pourtant j'y tenais, ne serait-ce que parce que je vivrais avec un ver reproducteur sur mon ventre pendant une petite semaine. Hélas, Fred a refusé d'avoir affaire à moi pendant plusieurs jours. Il fallait que je quitte la cuisine pour qu'il daigne s'approcher de sa gamelle. Il a même pissé dans mes chaussures.

Le quatrième soir, j'étais en train de dormir quand j'ai senti une douleur vive à l'abdomen. C'était le mâle qui commençait à se décrocher. J'ai alors entendu un grognement. J'ai allumé la lumière, baissé les yeux et j'ai surpris Fred en train d'attaquer mon reproducteur. Il avait réussi à enfoncer ses crocs entre deux segments et à perforer une artère. Il y avait du sang partout sur mon lit. Si le mâle arrivait à se détacher entièrement, ce serait désastreux : mon cycle de fécondation n'était pas terminé et, si un reproducteur aristocratique s'était fait agresser chez moi, il y avait peu de chances qu'on m'en confie un autre à l'avenir. Alors, d'un bras, j'ai raccroché le mâle à mon abdomen et je me suis efforcée de l'y maintenir en

place ; de l'autre, j'ai saisi le téléphone et j'ai appelé mon médecin; et, du troisième, j'ai attrapé Fred et je l'ai obligé à descendre du lit. Il a atterri sur le plancher avec un jappement et il s'est éloigné en boitillant, conclusion douloureuse à un incident parfaitement exquis pour nous trois.

On m'a transportée d'urgence à l'infirmerie de l'ambassade, où le mâle a eu droit à plusieurs points de suture et à une dose d'analgésiques suffisante pour qu'il accepte de se raccrocher à moi. Par je ne sais quel miracle, la fertilisation n'a pas été interrompue. Je suis restée alitée et les médecins ont surveillé le bon déroulement du processus jusqu'à son terme. L'ambassadrice m'a alors rendu visite. Je lui ai fait part de ma honte et je lui ai présenté ma démission. Elle l'a refusée en m'assurant que nul ne me reprochait ce qui s'était passé. Elle a cependant ajouté qu'il serait sans doute bon de me débarrasser de Fred.

Je l'ai confié à un diplomate humain en retraite avec qui j'avais travaillé plusieurs années. Je passe souvent les voir.

Fred est toujours content de me retrouver, et il réserve le même accueil à ma fille. Que j'ai aussi appelée Fred. Je vous l'ai dit : j'aime bien ce prénom.

Dr Elliot Morgenthal, médecin, Stamford :

Oh ! purée ! J'étais interne au service des urgences à l'époque de cet engouement débile pour les fungdus. Je vous les présente en deux mots : duveteux, affectueux, ils vibrent quand ils sont contents et ils ont une gueule édentée disproportionnée. Vous voyez où je veux en venir. Deux ou trois fois par mois, on accueillait un pauvre bougre avec un fungdu accroché à Popaul.

Apparemment, beaucoup de gens ignorent un trait majeur des fungdus : quand ils prennent ce qu'ils ont en bouche pour une proie vivante, des piquants inclinés vers l'intérieur jaillissent de leurs gencives pour empêcher leur repas de s'échapper. Des abrutis ont eu l'idée géniale de se faire sucer par leur fungdu et ils découvrent avec une surprise naïve que leur animal de compagnie est persuadé d'avoir droit à un Knacki pour son dîner. Les piquants font leur office et on se retrouve avec un crétin aux urgences qui essaie d'expliquer comment son pénis en érection est tombé par hasard dans la gueule ouverte d'un fungdu. Il a glissé, vous comprenez. Pas de bol.

Mais je ne vous ai pas encore raconté le plus immonde : pendant tout ce temps, le fungdu s'efforce désespérément d'avaler. Et cette bestiole est capable de mouvements péristaltiques phénoménaux. Là

encore, vous voyez où je veux en venir. Les infirmières refusaient de toucher ces types. Elles leur demandaient de se nettoyer eux-mêmes. Qui pourrait leur en vouloir ?

Bill et Sue Dukes, fournisseurs de matériel de plomberie dans le Queens :

BILL. — Je me souviens de ce jour où, au volant au Texas, j'ai aperçu ce truc complètement dingue sur le bord de la route. On aurait dit un lapin blindé ou je ne sais quoi. Il ne bougeait pas du tout, par contre. À mon avis, il était mort.

SUE. — Mais quel imbécile ! C'était un tatou ! C'est un animal de la Terre.

BILL. — Non, tu confonds sûrement. Ce machin-là venait d'une autre planète, c'est certain. Il avait, genre, des écailles et tout.

SUE. — C'est un tatou. Il y en a partout au Texas. C'est l'emblème de l'État, quelque chose comme ça. Tout le monde le sait.

BILL. — Qu'est-ce que j'y connais, moi, au Texas? Je viens du Queens. Et il n'y a pas de tatous dans le Queens, je te le garantis.

SUE, *les yeux au ciel* — Ah ! d'accord, si ça ne vient pas du Queens, alors ça vaut que dalle, c'est ça ?

BILL. — Et comment ! Saloperie de Texas ! Oh ! et puis ces bestioles, là, tu sais, avec un bec de canard…

SUE. — Les canards, tu veux dire ?

BILL. — Non, grosse maligne, ils ne ressemblent pas trop aux canards, ils en ont le bec, c'est tout.

SUE. — Non… Les ornithorynques ?

BILL. — Voilà! les ornithorynques! Ils viennent d'où, ceux-là ?

SUE. — De chez nous, eux aussi.

BILL. — Sans déconner? Franchement, la Terre est une drôle de planète, des fois.

Ce texte a paru en octobre 2001 dans les colonnes du magazine en ligne hebdomadaire de science-fiction Strange Horizons. *On retrouve déjà dans ces courtes saynètes l'humour potache, ironique et volontiers graveleux qui deviendra la marque de fabrique de John Scalzi…*